



L'officier S.S. s'appelle Brunner : deux syllabes rogues qui sonnent comme un rot et jurent avec le nom si frais du camp qu'il commande : Drancy.

Camp de transit, antichambre des fours crématoires, camp de « triage ».

C'est là, en France, non loin de Paris, que sont provisoirement rassemblés, avant d'être dirigés vers l'Allemagne, les Juifs français victimes des rafles. Il s'agit en fait d'une véritable ville, d'une reproduction sinistre des ghettos de jadis. Dans ses hauts bâtiments qui cernent une cour où des gamins jouent sur une pelouse pelée, rien ne manque : serrurerie, infirmerie, salon de coiffure, atelier de couture. Il y a même un réfectoire pour les enfants et on y sert souvent des petits pois. Surveillés par des hommes en armes, les vieillards errent par petits groupes entre les escaliers numérotés. Les journées s'étirent, languissantes, sous le soleil ou sous la pluie, pour les pensionnaires qui ont la chance de ne pas être entassés dans les chambrées du bloc I. Bloc maudit, que nul n'a le droit d'approcher sous peine de subir le sort de ceux qui, résignés, attendent le prochain convoi à destination du pays dont nul ne revient. Le soir, après le travail, chacun regagne son bloc, s'allonge sur sa paillasse en écrasant les punaises. Le chef d'escalier désigne deux hommes pour aller chercher aux cuisines les énormes gamelles que les cuisinières, sous la surveillance des internés membres de la police du camp, auront remplies à coups de louches. Les prisonniers, quatre-vingts par chambrée, feront la queue. Ils mangeront en silence. Puis ils s'endormiront, épuisés, à la lueur d'une ampoule bleutée qui reste allumée en permanence.

Morne camp, sur lequel veille le commandant Brunner. Triste existence pour un homme qui rêvait de coups d'éclat et d'actes héroïques. Pauvre Brunner. Le soleil de Crète aurait pu tanner sa peau, la neige russe réveiller son courage. Il aurait pu, face aux vagues de l'Atlantique, attendre les Alliés de pied ferme ou traquer, entre les sapins noirs des montagnes de France, les maquisards qui se battent les armes à la main. *Ach...* Tout cela est bien désolant. Qu'a-t-il fait au Führer pour se retrouver parmi ces Juifs puants qui se grattent les côtes en soulevant leur chemise, parmi ces enfants qui pleurent et ces femmes qui laissent traîner derrière elles les pans de leurs haillons ?

D'autant que les rumeurs se précisent et que l'optimisme officiel cache de réelles inquiétudes. Sur le front de l'Est, les armées allemandes reculent. On parle de plus en plus de l'ouverture d'un second front à l'Ouest, d'un débarquement possible des Alliés sur les côtes françaises. Pris en tenaille, que vont devenir les bâtisseurs du Grand Reich ? Et que va-t-il devenir, lui, Brunner, responsable de la déportation de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ?

Qu'importe. Les ordres sont les ordres et un officier les exécute : les Juifs doivent être exterminés. Comme des animaux de boucherie, on les trie avant de les envoyer à l'abattoir. C'est un travail comme un autre. Et c'est le sien.

Pauvre Brunner. Il était jadis d'une férocité digne de ses chefs. Aujourd'hui, il est las. Tous ces cris, ces gémissements, ces plaintes, ces appels à la pitié... Quelle désagréable cacophonie doit supporter cet amateur de Mozart et de Brahms... Ces Juifs sont incorrigibles. Ils nient, ils mentent, s'enferment dans des contradictions pathétiques. Il faut quand même les écouter, essayer de déceler le faux du vrai. Car, une fois encore, les consignes sont les consignes et le commandant Brunner est un serviteur modèle de ceux qui ont entrepris de nettoyer l'Europe de ses sous-hommes. Les Juifs reconnus seront déportés en priorité. Les autres, les douteux, ou ceux qui peuvent servir ici à quelque chose, resteront quelque temps sous son autorité.

Ces deux-là, par exemple : cet enfant aux cheveux noirs qui remue les genoux comme s'il avait une envie irréprouvable d'aller au « Château Rouge », les toilettes du camp, et qui se serre contre cet homme maigre qu'il appelle « papa ». Que penser d'eux ? Leur dossier est un véritable casse-tête. Simon dit Fincelet, et Franck, son fils. À Chambéry, ils ont avoué être juifs. À présent, ils nient. Et ils ont des preuves, disent-ils : des preuves irréfutables. S'il ne tenait qu'à lui, le commandant Brunner expédierait tous les pensionnaires de Drancy, Juifs reconnus ou douteux, vers les fours crématoires. Ne sont-ils pas français ? Qu'a-t-il à faire de la vie de ces paysans ? Qu'a-t-il à faire aussi de celle des deux interprètes, bien juifs ceux-là, qui se tiennent près de lui, de chaque côté de son bureau, et qui, grâce à leur connaissance de la langue allemande, ont pu, jusqu'à présent, sauver leur peau ?

Brunner fait craquer ses doigts. Interprètes ou pas, ils ne perdent rien pour attendre. À la fin, ils y passeront, comme les autres. Ce sont les ordres. Pourtant, le commandant s'est habitué à eux. Surtout au petit gros que les privations, par miracle, n'ont pas réussi à faire mincir. Un drôle de zèbre ; toujours à se tirer la peau du cou au niveau de la pomme d'Adam en ayant l'air de se foutre du monde. Brunner raffole de sa voix fluette. Il parle un allemand correct ; mais de temps en temps, par jeu, semble-t-il, ou par inconscience, il ne peut pas s'empêcher d'y glisser quelques mots de yiddish.

Plusieurs fois par jour, Brunner se tourne vers lui.

« Comment t'appelles-tu, déjà ?

— Léon, mon commandant. C'est un nom bien de chez nous, comme vous pouvez le constater. »

*Ach...* Ces Juifs... Il y en a qui trouvent encore le moyen de rigoler. Mais lui, Brunner, ne rit jamais. Sauf quand il a bu et qu'il se retrouve seul, la nuit, dans sa chambre, devant sa bouteille de cognac vide. Tiens, s'il en prenait une petite gorgée ? Avec dignité, bien sûr. Il

ouvre un tiroir, en sort une flasque d'armagnac et une jolie timbale en argent qu'il a volée dans la poche d'un Juif. Il se sert une lampée, renverse la tête en fermant les yeux, fait discrètement claquer sa langue. Une douce chaleur se répand dans son estomac. Ça va mieux. Pour un peu, il tendrait la flasque à Léon. Mais un officier S.S., même las, garde son quant-à-soi.

Reprenons.

« À Chambéry, vous avez affirmé être juif. Votre fils a confirmé vos déclarations. Maintenant vous dites que vous n'êtes pas juif du tout. Alors que faites-vous ici ? »

Il a parlé en allemand d'une voix monocorde, en examinant les initiales gravées sur sa timbale. Léon, comme d'habitude, pince entre deux doigts la peau de son cou grassouillet, se racle la gorge et traduit :

« T'as dit qu't'étais juif, maintenant tu dis qu'tu l'es pas. Faudrait savoir. Un conseil, mon gars. Ici, vaut mieux être *goy*. Alors, si tu peux le prouver, ne perds pas de temps. »

Brunner hoche la tête, sûr que ses paroles ont été bien répétées. Simon s'avance d'un pas. Il est sale, ses cheveux collent à son front. Depuis combien de semaines ne s'est-il pas lavé ? Il ne s'en souvient plus. Pendant des jours et des jours, il n'a cessé de transpirer : dans la salle d'arrêt de Chambéry où Franck et lui, comme les autres, se morfondaient en attendant leur départ vers une destination qu'ils ne connaissaient pas encore, dans le train aux rideaux baissés qui les a conduits jusqu'à Paris, enfin dans le camion à l'écœurante odeur d'essence qui a stoppé dans la cour de Drancy où les inévitables gendarmes français, placides, comme toujours, les ont encadrés et les ont emmenés à la fouille. Pour puer, il pue. Mais qui s'en soucie ? Qui ne pue pas, ici, dans ce dépotoir de la misère humaine, à part le commandant Brunner ?

Nouvelle rasade pour l'officier. Léon lorgne la flasque, passe sa langue sur ses lèvres.

« J'ai menti, dit Simon très vite. J'étais terrorisé. J'ai vu deux résistants être exécutés sous mes yeux au pistolet mitrailleur. Je n'ai pas tenu le coup. J'ai préféré être déporté que fusillé. »

Léon se penche vers le commandant Brunner. S'il comprenait l'allemand, Simon pourrait entendre ceci :

« Je jure, monsieur l'officier, que je n'ai rien à voir avec les gens qui sont là. Je suis un Français honnête, travailleur et qui méprise la politique. Mais je tiens à la vie, comme tout le monde. Et je tiens par-dessus tout à celle de mon fils. J'avoue que je n'ai pas dit la vérité. C'était par lâcheté. J'ai vu des morts, beaucoup de morts. Des terroristes, des innocents mitraillés par mégarde, des soldats allemands. Je ne comprends rien à la guerre, je... »

Brunner, d'un geste, interrompt son interprète.

*Ach...* Cet armagnac lui pique le palais. Que lui arrive-t-il aujourd'hui ? Va-t-il sombrer, comme cela lui arrive au moins deux fois par semaine, dans cet état étrange où rien n'a plus d'importance ? Il n'aurait pas dû boire de si bonne heure. Une douleur discrète s'insinue entre ses yeux, sa langue devient pâteuse. *Mein Führer*, qu'ai-je fait pour être là, assis derrière ce bureau, devant ces deux pouilleux que je pourrais coller contre un mur avant le déjeuner ?

Mais on ne fusille pas, à Drancy. On trie. Combien de prisonniers interrogés chaque jour, répartis entre les différents blocs, affectés aux divers ateliers ? Quelle monotonie, *mein Führer*... La mort elle-même sue l'ennui, aujourd'hui.

« Léon ?

— Mon commandant ?

— Y a-t-il d'autres Juifs à interroger ?

— Quarante, mon commandant. Dont dix pour vous, dix pour le capitaine von Schiafenbach, dix pour le capitaine Hermann, dix pour...

— *Ach...* Qu'a dit celui-là, déjà ?

— Il dit qu'il n'est pas juif, mon commandant.

— Poursuivez. »

Simon ne comprend rien à cette conversation. Mais il a retrouvé son instinct de conservation. Toujours serré contre lui, Franck le regarde. La crasse zèbre son front de grandes rainures noires, de la morve séchée s'étale au-dessus de sa bouche. Le temps du désespoir est passé. À Chambéry, Simon et l'enfant se sont tout dit. Rien, désormais, ne pourra les séparer. Pendant le voyage par le train, à Paris, gare de Lyon, à l'aube, lorsqu'ils sont sortis, en compagnie de la file de Juifs qui faisaient partie de la fournée, par une porte dérobée pour monter, sans même voir le ciel, dans un camion bâché, l'enfant tenait la main de Simon. Il lui parlait, riait, essayait de le distraire.

Simon se racle la gorge, fait un autre pas en avant. Non, le malheur n'est pas irrémédiable. Il lui arrive de reculer de façon furtive, comme un animal sauvage surpris par une résistance inattendue. Rien n'est jamais perdu.

« Raconte ta salade, dit Léon.

— J'ai fait une saison à Val-d'Isère, comme poinçonneur de tickets. Mes bulletins de salaire le prouvent. J'ai emmené mon fils avec moi parce que je ne pouvais pas le laisser seul à Paris, livré à lui-même. Les Allemands, à Chambéry, ont prétendu que ma carte d'identité était fausse, que le numéro qu'elle porte n'avait pas encore été attribué. J'étais affolé. Mais j'affirme que cette carte d'identité n'est pas un faux. Je m'appelle Simon Fincelet. J'ai fait la campagne de 1940, j'ai été démobilisé et j'ai repris mes activités sans me lancer dans je ne sais quelle aventure... »

Au fur et à mesure qu'il parle, Simon reprend confiance en lui. À Chambéry, il s'est laissé intimider : le spectacle de la mort des deux jeunes gens l'avait bouleversé. À présent, il a retrouvé ses esprits. Sa carte d'identité est authentique. Il le sait bien, puisqu'il l'a volée dans la poche d'un mort et qu'elle est toute cornée, maculée de taches de doigts, méconnaissable, déchirée à ses extrémités comme un document qu'on transporte dans sa poche depuis des années.

« Une dernière chose. Je suis circoncis, c'est vrai. Je l'ai été pour des raisons médicales. Je me suis déchiré deux fois le frein et je vous garantis que ça fait mal. Mieux vaut, dans ce cas, se faire opérer. Mais mon fils, lui, n'est pas circoncis. »

Léon le regarde furtivement. Il se penche à nouveau vers le commandant qui hésite encore à avaler une troisième rasade d'armagnac, traduit les paroles de Simon. Le commandant débouche la flasque, se sert d'une main dont il réprime le tremblement. Il boit, sourit.

« Je voudrais bien voir ça.

— Quoi, mon commandant ?

— Le prépuce de cet enfant.

— Le commandant demande au petit de baisser culotte.

— J'ai honte, dit Franck.

— Dépêche-toi », répond Léon.

Franck jette un coup d'œil à Simon, qui hoche la tête. Il défait les boutons du pantalon usé jusqu'à la corde qu'il porte depuis des mois, lève les mains vers le plafond. Le pantalon tombe.

« M'sieur, vous direz à l'officier que je ne le referai pas deux fois. »

Franck a les joues rouges. Les coudes écartés, le commandant Brunner se dresse sur sa chaise. *Ach...* Il ressent, au fond de son estomac, une brûlure qu'il connaît bien :

« Quelle heure est-il, Léon ?

— Midi cinq, mon commandant.

— Alors dépêchons. »

Franck s'est rhabillé.

« Je suis catholique, dit-il. Même qu'avant la guerre il fallait, pendant les vacances, quand on partait à la campagne, aller faire signer à la sacristie, par le curé, une carte qui prouvait qu'on était bien allé à la messe. Les prières, je les connais toutes. Je peux les réciter.

— N'en fais pas trop, petit, souffle Léon.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demande Brunner en se renversant contre le dossier de sa chaise et en passant une main sur son front.

— Il dit qu'il a été enfant de chœur et qu'il est prêt à servir la messe à l'aumônerie du camp si on le lui demande. »

Brunner s'esclaffe, tousse, se lève avec maladresse.

« *Raus*, dit-il. Nous reprendrons cet interrogatoire plus tard. Bloc 7. Qu'on leur trouve une occupation. Gardez leur dossier sous le coude. Il y a des cas plus urgents. »

Brunner soupire. Mauvaise journée. Tant pis. Demain, il sera vif, alerte et cruel, comme autrefois. Léon, lui aussi, soupire. Deux hommes en sursis. Demain, peut-être, le commandant Brunner aura oublié leur existence. Combien d'hommes, de femmes et d'enfants Léon a-t-il ainsi sauvés ? Combien d'entre eux a-t-il réussi à placer dans les différents ateliers où ils travaillent discrètement et se font oublier ? Mais combien, aussi, l'ont regardé avec des yeux suppliants alors qu'il ne pouvait rien pour eux parce que tout était clair, limpide, évident et que le commandant Brunner, l'ignoble commandant Brunner, était dans un jour faste ?

Léon fixe Simon d'un œil froid. Le second interprète est resté impassible pendant tout l'interrogatoire. Léon prend le dossier Fincelet, le passe rapidement sous le nez du commandant, le range dans une armoire, derrière le bureau. Il se retourne, fixe à nouveau Simon.

« Bloc 7, dit-il. Tu as déjà exercé un métier manuel ?

— J'ai été apprenti tailleur, répond Simon d'un ton détaché.

— Et l'enfant ?

— Il apprendra.

— Un conseil : rasez les murs. À la moindre agitation, cachez-vous. Si un officier allemand entre dans l'atelier de couture, mettez-vous au garde-à-vous et restez-y. Vous avez une chance : une toute petite chance. »

Simon ne répond pas. Il prend Franck par la main, pivote, marche vers la porte.

Léon se penche une dernière fois vers Brunner.

« Aux suivants, mon commandant ?

— Cet après-midi, Léon. J'ai faim. »

Brunner se lève. Il est pâle. Deux catholiques ont peut-être été embarqués pour Drancy par erreur ? Et après ? Qu'ils restent là. Ils sont peut-être juifs ? On verra plus tard ; de toute façon, ils seront déportés un jour ou l'autre, comme tous les occupants du camp. Alors pourquoi se faire du souci ?

« À tout à l'heure, Léon.

— À tout à l'heure, mon commandant. »



Franck dort. Des punaises, avec prudence, grimpent le long de ses joues. Il ne sursaute pas, ne fronce même pas le nez. Il dort à poings fermés, comme tous les enfants harassés. Affalés sur les paillasses de la chambrée, les hommes et les femmes ronflent. Dehors, le ciel est noir. Des éclairs illuminent parfois les miradors où les sentinelles luttent contre le sommeil devant leur mitrailleuse ; le tonnerre fait frémir les vitres. Bientôt la pluie, la bonne pluie qui lavera les toits et nourrira l'herbe jaune de la cour. Pleut-il ailleurs, dans les champs moissonnés et sur les tentes kaki des libérateurs alliés qui, jour après jour, progressent à travers la France ? Drancy, oubliée du monde, sera bientôt cernée par l'averse. Des femmes geignent en se retournant sur leur grabat, des nourrissons vagissent. Le commandant Brunner rêve-t-il lui aussi ? Quelles images le hantent ? Revoit-il la longue file d'enfants dont le plus jeune, porté par sa mère, avait à peine six mois, qu'il a envoyés à la mort à l'aube du 31 juillet ? Nombre d'entre eux venaient des orphelinats de la région parisienne. Réveillés à cinq heures du matin, ils ont traversé la cour en silence, les plus grands tenant les autres par la main, surveillés par seulement cinq ou six soldats allemands et encadrés par la police juive du camp. Les gendarmes français, eux, escortaient les adultes de ce dernier convoi. Dans deux jours, Paris sera libéré. Trop tard. Ces enfants, ces femmes, ces hommes auront été les dernières victimes juives françaises de la barbarie nazie.

Franck dort et Simon veille sur lui. Il essaie de chasser les punaises qui rampent sous ses cheveux. Tous les événements de ces dernières années lui reviennent en mémoire. Pourquoi vivre ? se demande-t-il. Ne vaudrait-il pas mieux accepter l'inévitable ? Pourquoi résister à ceux qui veulent votre mort ? Il sent encore sur ses manches l'odeur de l'atelier de couture du vieux Victor, ce vieillard sage qui a réussi, grâce à son habileté, à échapper aux convois à destination de l'Allemagne. Cet homme sait ce que le terme « survivre » veut dire. N'est-il pas devenu le tailleur attitré du commandant Brunner qui lui apporte ses vestes à retailer, comme s'il voulait, pour racheter la fonction qu'on lui a assignée et qu'il méprise, ne jamais avoir un pli de travers ?

Victor a pris Simon et Franck sous sa protection. Il s'est vite rendu compte que ce « père » et ce « fils » ne connaissaient rien à la couture. Il les a quand même embauchés. Grâce à lui, ils ont pu se faire oublier.

Mais, même protégée, la vie, à Drancy, est dure. Il y a toujours ces barbelés, ces miradors et l'angoisse permanente de faire partie de la « prochaine tournée ».

« J'en ai assez, a dit un jour Franck à Simon. Regarde les oiseaux. Ils peuvent voler. Nous, nous sommes en cage. »

Le vieux Victor, qui avait entendu, s'est approché d'eux et a dit :

« Vous me faites penser à une histoire que me racontait le rabbin de mon village. Sa petite-fille était venue le voir en larmes : "Grand-père, une camarade du village chrétien m'a affirmé que chez nous les Juifs on ne parle que d'argent, que même à table le jour du shabat on ne parle que de ça. Je me suis fâchée, je lui ai dit que c'était faux. Et je lui ai demandé de quoi on parlait, chez eux. Elle m'a dit que chez elle on parlait beaucoup de charité, de tolérance. Dis-moi, grand-père, que dois-je lui dire si je la revois ?" Le rabbin s'était gratté la barbe un court instant et sans hésiter avait répondu : "Tu lui diras que les hommes parlent de ce qui leur manque le plus ! Et ici, ce qui manque le plus, c'est la liberté." »

Franck se recroqueville, glisse ses mains entre ses genoux. Le tonnerre s'est tu, la nuit est redevenue noire. Il pleut. Au plafond, la lampe bleue tremble à peine. Franck ouvre les yeux. En une seconde, il reconnaît la chambrée, l'odeur des corps alanguis et de leurs oripeaux. Il se redresse, se jette contre Simon.

« Quand est-ce qu'on sortira d'ici ? Quand ?

— Bientôt », dit Simon.

Il le berce sans hâte tout en lui donnant de petites tapes dans le dos.

« Dors. »

À côté d'eux, un vieil homme parle dans son sommeil.

« Laissez-moi vivre. Laissez-moi v... »

Il se tait. Une rafale de vent entre par la fenêtre ouverte, répandant dans la pièce une odeur de papier brûlé. En dépit de l'orage, les Allemands, profitant de la nuit, font flamber leurs archives.

*18 août*

La dame est blonde. Avec ses grands yeux bleus et ses joues rondes, elle ressemble à une Allemande. Le soleil rend plus blanc encore son uniforme d'infirmière et son tablier frappé d'une grande croix rouge. Elle parle un français rocailleux, en roulant les « r ». Debout, derrière une table posée au milieu de la cour, elle plonge la main dans de grandes caisses, en sort des tubes de lait concentré, les distribue aux enfants aux traits tirés qui font sagement la queue devant elle.

« Tiens, dit-elle. Ne bois pas trop vite. Cela te ferait mal.

— De quel pays venez-vous ? demande l'un d'eux.

— De Suède. »

L'horreur est terminée, les portes de Drancy sont ouvertes. La Croix-Rouge suédoise a investi le camp. Hébétés, clignant des yeux, certains tenant une vieille valise à la main, les

hommes qui ont échappé à l'enfer s'en vont à petits pas vers la liberté. La guerre n'est pas finie. Il faudra de longs mois, encore, pour écraser l'Allemagne. Mais la France est presque libérée et le camp de Drancy, officiellement, n'existe plus. Les Allemands sont partis hier, le commandant Brunner en tête, emmenant avec eux cinquante et un otages, dont quatre femmes et un enfant de douze ans. Dernière abomination, dernier crime. Rien ne sera oublié, rien ne sera pardonné. Mais, pour l'heure, les détenus marchent vers les portes. Des membres de la Croix Rouge suédoise soutiennent les plus faibles. Tous ont dans leur poche un visa de sortie, seul papier officiel qui leur permettra par la suite de prouver leur identité, et 1000 francs en billets.

Simon et Franck se tiennent par la main. Ils n'y croient pas encore. Ils ont pourtant, comme les autres, touché leurs 1000 francs et leur visa de sortie. Père et fils, ils le sont désormais pour toujours. Leur visa indique : « Simon et Franck Fincelet ». Le soleil chauffe leur visage, leur fait oublier leurs vêtements trop grands, les frissons, qui, de temps en temps, les forcent à s'arrêter, les relents d'angoisse qu'ils ne peuvent réprimer. Tout cela est derrière eux. Ils franchissent les grilles, passent entre les miradors déserts.

« Regarde, dit Franck.

— Je rêve », répond Simon.

Non, il ne rêve pas. À la sortie du camp, droits sur leur siège, leur fouet posé à côté d'eux, des cochers attendent. Devant eux, harnachés entre les limons des fiacres, leurs chevaux soufflent doucement et frappent le sol de leurs sabots. Il y a là cent fiacres alignés comme pour la parade. Tous viennent de Paris. Apprenant que Drancy avait été libéré, les cochers sont partis chercher les détenus pour les ramener chez eux. 5 000 francs la course. Un pactole ! Les rescapés n'en croient pas leurs yeux. La plupart d'entre eux, timidement, les contournent et s'en vont à pied, leur valise ou leur balluchon sur le dos, comme des apatrides, lorsqu'ils apprennent le prix de la course.

« On en prend un ? demande Simon.

— Et comment ! » dit Franck.

Ils se hissent sur les sièges de velours et de cuir.

Le cheval part au trot, sous le ciel bleu.

Le cocher, un gros homme couperosé, se penche vers eux.

« Où allons-nous, mes seigneurs ?

— En Amérique, répond Franck.

— À quel endroit, exactement ? »

Pour la première fois depuis trois mois, Franck éclate de rire.

« À la porte Montmartre, dit-il. Et en vitesse !

— C'est parti, dit le cocher. Ça fera 5000 francs. »

Simon et Franck haussent les épaules. Ils n'ont pas l'argent. Ils paieront plus tard...

Dans le ciel, le soleil brille. Mais est-ce le soleil, ou bien le cœur du monde, qui se remet à battre ?



Ils sont là, tous, au milieu de la rue : l'adjudant Riboton qui fait de grands moulinets avec sa canne, le père Catala entouré de sa femme et de son fils, Véret le charcutier, la concierge du 21, rue Letort, qui en a craché son berlingot, et Luma, qui, ivre de joie, fait de grands bonds devant Franck, tourne autour de lui, saute encore, lui lèche les joues et le cou. La fleuriste tend à Simon un énorme bouquet. D'autres gens accourent : la droguiste, le papetier, un agent de ville qui demande les raisons de cet attroupement.

« Ce n'est rien, dit le père Catala en ébouriffant les cheveux de Franck. Ce sont des amis qui rentrent d'un camp de concentration.

— Dans ce cas... » murmure l'agent de ville.

Il pose la main sur la visière de son képi, claqué des talons.

« Bienvenue à Paris. »

Le soleil, toujours, les cris de bonheur. Paris sent encore la poudre. Mais cette odeur se dilue, s'évapore comme un mauvais souvenir. Franck rit, embrasse le museau de Luma qui jappe de plus belle, serre la main de l'adjudant Riboton dont l'œil unique est rempli de larmes.

« On a gagné la guerre ! crie le vieil homme. Ils sont partis ! Et vous êtes revenus !

— Mais dans quel état ! dit la charcutière. On va vous soigner, les enfants.

— Je vais chercher des bonbons, glousse la concierge. Le sucre, ça retape.

— Ça s'arrose ! beugle le père Catala. J'offre une tournée générale. »

Sa femme s'interpose.

« Tu n'y penses pas ! De l'alcool alors que Simon est si faible. Regarde-le. Il n'a plus que la peau sur les os !

— Mais si, mais si... Un p'tit coup pour le fils prodigue. »

Soudain, un grand cri retentit au bout de la rue.

« Franck !

— Armstrong ! »

Armstrong accourt. Pleurant de joie, il tombe dans les bras de Franck. Franck le secoue par les épaules, recule, le contemple.

« Qu'est-ce que tu deviens, gaulliste ?

— J'ai redoublé. Et toi ?

— Je suis allé à la campagne, j'ai été arrêté avec Simon et déporté. Mais tout s'est bien passé. »

Rires encore, attendrissement des femmes, exclamations des hommes. Les rires s'apaisent, les exclamations retombent. Alors une voix qui mue, une voix calme et placide se fait entendre.

« Pardon, m'sieurs dames... S'il vous plaît... Excusez-moi... Laissez-moi passer... Merci... »

L'Italien a les yeux vairons : l'un vert, l'autre marron. Il est grand et il est gros. La joue sur l'épaule gauche, il s'avance vers Franck, lui tend la main.

« Ça va, Franck ?

— Ça va, Luciano.

— Eh bien, je suis content. Très content. Il faudra que tu viennes goûter chez moi, maintenant que la guerre est finie.

— Je viendrai, dit Franck.

— Je t'attends. »

Luciano s'écarte, rejoint le groupe qui entoure Simon et l'enfant. Simon a levé la tête : les volets de l'appartement du 21, rue Letort sont fermés. Il passe un bras autour des épaules de Franck.

« Je vous présente mon fils, dit-il : Franck Fincelet. »

Il ferme les yeux un instant. Et il les revoit, tous, Anna, Abraham, le vrai Simon Fincelet au sourire si triste, Magda, Gus, Henri, Vincent, Hélène, M. Terrieux, Léon l'interprète qui leur a sauvé la vie, le vieux Victor, ceux qui sont peut-être encore vivants et puis ceux qui sont morts. Il ouvre les yeux, se voûte subitement.

« Nous allons rentrer chez nous, dit-il à l'enfant.

— Avec Luma ?

— Bien sûr.

— Et qu'est-ce qu'on fera ?

— On sera heureux. »

Joseph Joffo  
*Simon et l'enfant* (XIII)  
Paris, Hachette Jeunesse, 2011